

La catastrophe de Londres



Robert Barr

Illustrations de A. S. Boyd

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est initialement parue dans *The Idler* de novembre 1892 sous le titre *The Doom of London*. Il a été également publié dans *Fantasy & Science-Fiction* de juillet 1954.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

I. - L'autosatisfaction du 20^e siècle.

Je suis heureux d'avoir vécu assez longtemps pour voir cette époque, la plus brillante de l'histoire du monde... le milieu du 20^e siècle. Il serait inutile de dénigrer les vastes réalisations des cinquante dernières années, et si j'ose attirer l'attention sur le fait, aujourd'hui apparemment oublié, que les gens du XIX^e siècle ont réussi à accomplir de nombreuses choses remarquables, il ne faut pas croire que j'ai l'intention de déprécier d'une quelconque manière les merveilleuses



"WITH A CERTAIN CONDESCENSION."

inventions de l'époque actuelle. Les hommes ont toujours été enclins à regarder avec une certaine condescendance ceux qui ont vécu cinquante ou cent ans avant eux. C'est, me semble-t-il, la faiblesse particulière de l'époque actuelle ; un sentiment de suffisance nationale qui, lorsqu'il existe, devrait au moins être tenu le plus possible à l'écart. Beaucoup s'étonneront de savoir que tel était aussi le défaut des gens du XIX^e siècle. Ils s'imaginaient vivre dans une

ère de progrès et, bien que je ne sois pas assez fou pour tenter de prouver qu'ils ont fait quelque chose qui mérite d'être enregistré, tout chercheur sans préjugé doit admettre que leurs inventions étaient au moins des tremplins pour celles d'aujourd'hui. Bien que le téléphone, le télégraphe et tous les autres appareils électriques ne se trouvent plus que dans nos musées nationaux ou dans les collections privées des quelques hommes qui s'intéressent aux faits et gestes du siècle dernier, il n'en reste pas moins que l'étude de la science de l'électricité, aujourd'hui obsolète, a conduit à la découverte récente de l'éther vibratoire qui fournit l'énergie dont le monde a besoin. Les gens du XIX^e siècle n'étaient pas des imbéciles, et bien que je sois conscient que cette déclaration sera accueillie avec mépris là où elle attire l'attention, qui peut dire que les progrès du prochain demi-siècle ne seront pas aussi importants que ceux du dernier, et que les gens du prochain siècle ne nous regarderont pas avec le même mépris que nous éprouvons pour ceux qui vivaient il y a cinquante ans ?

Étant un vieil homme, je m'attarde peut-être trop sur le passé plutôt que sur le présent ; néanmoins, il me semble qu'un article comme celui qui a paru récemment dans *Blackwood* sous la plume talentueuse du professeur Mowberry, de l'Université d'Oxford, est tout à fait injustifiable. Sous le titre « Les habitants de Londres ont-ils mérité leur sort ? » il s'efforce de montrer que l'effacement simultané de millions d'êtres humains a été un événement bénéfique, dont nous profitons encore. Selon lui, les Londoniens



étaient si stupides, si incapables de s'améliorer, si imbibés du vice de la simple collecte d'argent, que rien d'autre que leur extinction totale n'aurait suffi, et qu'au lieu d'être une catastrophe épouvantable, la fin de Londres a été une bénédiction sans mélange. Malgré l'approbation unanime avec laquelle cet article a été reçu par la presse, je maintiens qu'un tel écrit n'est pas justifié et qu'il y a quelque chose à dire sur le Londres du XIX^e siècle.

II. — Pourquoi Londres, averti, n'était pas préparé.

L'indignation que j'ai ressentie en lisant pour la première fois l'article auquel il est fait allusion est toujours présente en moi, et elle m'a poussé à écrire ces mots, donnant un certain compte rendu de ce que je dois toujours considérer, malgré les ricanements de l'époque actuelle, comme le désastre le plus terrible qui ait jamais frappé une partie de la race humaine. Je ne m'efforcerai

pas de présenter à ceux qui me liront un quelconque résumé des réalisations de l'époque en question. Mais je voudrais dire quelques mots sur la prétendue stupidité des habitants de Londres qui n'ont fait aucun préparatif pour un désastre dont ils étaient continuellement et constamment avertis. On les a comparés aux habitants de Pompéi se réjouissant au pied d'un volcan. Tout d'abord, les brouillards étaient si courants à Londres, surtout en hiver, qu'on n'y prêtait aucune attention particulière. On les considérait simplement comme des désagréments gênants, interrompant la circulation et préjudiciables à la santé, mais je doute que quiconque ait pensé qu'il était possible qu'un brouillard devienne un vaste matelas étouffant pressé sur toute une métropole, éteignant la vie comme si la ville souffrait d'une hydrophobie désespérée. J'ai lu que les victimes mordues par des chiens enragés étaient autrefois soulagées de leurs souffrances de cette manière, bien que je doute fort que de telles choses aient jamais été faites, malgré les accusations de barbarie sauvage portées aujourd'hui contre les gens du XIX^e siècle.

Il est probable que les habitants de Pompéi étaient tellement habitués aux éruptions du Vésuve qu'ils ne pensaient pas à la possibilité que leur ville soit détruite par une tempête de cendres et un débordement de lave. La pluie tombait fréquemment sur Londres et, si elle avait duré assez longtemps, elle aurait certainement inondé la métropole, mais aucune précaution n'a été prise contre une inondation venant des



nuages. Pourquoi, alors, aurait-on attendu des habitants qu'ils se préparent à une catastrophe due au brouillard, comme il n'y en a jamais eu dans l'histoire du monde ? Les habitants de Londres étaient loin d'être les paresseux que les écrivains d'aujourd'hui voudraient nous faire croire.

III. — La coïncidence qui s'est enfin produite.

Comme le brouillard a maintenant été aboli sur mer et sur terre, et que peu de gens de la génération actuelle en ont même vu un, il n'est peut-être pas déplacé de donner quelques lignes sur le sujet des brouillards en général, et des brouillards londoniens en particulier, qui, par des particularités locales, différaient de tous les autres. Un brouillard est simplement de la vapeur d'eau qui s'élève de la surface marécageuse de la terre ou de la mer, ou qui se condense en un nuage à partir de l'atmosphère saturée. À mon époque, les brouillards représen-

taient un grand danger en mer, car les gens voyageaient alors au moyen de bateaux à vapeur qui naviguaient à la surface de l'océan.

À la fin du XIX^e siècle, Londres consommait de grandes quantités de charbon bitumineux tendre pour chauffer les pièces et préparer les repas. Le matin et pendant la journée, des nuages de fumée noire s'échappaient de milliers de cheminées.

Lorsqu'une masse de vapeur blanche se levait dans la nuit, ces nuages de fumée tombaient sur le brouillard, le comprimant, filtrant lentement à travers lui, et ajoutant à sa densité. Le Soleil aurait chassé le brouillard sans la couche de fumée qui s'étendait au-dessus de la vapeur et empêchait ses rayons de l'atteindre. Une fois que cet état de choses prévalait, rien ne pouvait dégager Londres si ce n'est une brise venant de n'importe quelle direction. Londres connaissait fréquemment un brouillard de sept jours, et parfois un calme de sept jours, mais ces deux conditions ne coïncidaient jamais avant la dernière année du siècle dernier. Cette coïncidence, comme tout le monde le sait, a signifié la mort... une mort si massive qu'aucune guerre sur Terre n'a jamais laissé un tel massacre derrière elle. Pour comprendre la situation, il suffit d'imaginer le brouillard comme prenant la place des cendres de Pompéi, et la fumée de charbon comme étant la lave qui la recouvrait. Dans les deux cas, le résultat pour les habitants était exactement le même.

IV. — L'Américain qui voulait vendre.

J'étais à l'époque un employé confidentiel de la maison *Fulton, Brixton & C°*, une firme de *Cannon Street*, qui s'occupait surtout de produits et d'appareils chimiques. Je n'ai jamais connu Fulton, il est mort bien avant mon époque. Sir John Brixton était mon chef, anobli, je crois, pour services rendus à son parti, ou parce qu'il était



"A MACHINE THAT WOULD REVOLUTIONISE LIFE."

un fonctionnaire de la *City* lors d'un passage royal ; j'ai oublié lequel. Mon petit bureau se trouvait à côté du grand, et mon devoir principal était de veiller à ce que personne n'ait d'entrevue avec Sir John à moins d'être un homme important ou d'avoir des affaires importantes. Sir John était un homme difficile à voir, et un homme difficile à traiter quand on le voyait. Il avait peu de respect pour les sentiments de la plupart des hommes, et aucun pour les miens. Si je laissais entrer dans sa chambre un homme qui aurait dû être traité par l'un des membres mineurs de la compagnie, Sir John ne faisait aucun effort pour dissimuler l'opinion qu'il avait de moi. Un jour, à l'automne de la dernière année du siècle, un Américain fut introduit dans mon bureau. Rien n'y fit, il devait avoir un entretien avec Sir John Brixton. Je lui dis que c'était impossible, Sir John étant extrêmement occupé, mais que s'il m'expliquait son affaire, je la présenterais à Sir John à la première occasion favorable. L'Américain hésita, mais finit par accepter l'inévitable. Il était l'inventeur, disait-il, d'une machine qui allait révolutionner la vie à Londres, et il voulait que *Fulton, Brixton & C°* en devienne l'agent. La machine, qu'il avait avec lui dans un petit sac à main, était en métal blanc, et elle était construite de telle sorte qu'en tournant un index, elle dégageait des volumes plus ou moins importants d'oxygène. Le gaz, d'après ce que j'ai compris, était stocké à l'intérieur sous forme liquide et forte pression, et pouvait durer, si je me souviens bien, six mois sans être rechargé. Il y avait aussi un tube en caoutchouc auquel était fixé un embout, et



" A NERVOUS FAMILIARITY OF DEMEANOUR. "

l'Américain disait que si un homme prenait quelques bouffées par jour, il obtiendrait des résultats bénéfiques. Je savais qu'il n'était pas du tout utile de montrer la machine à Sir John, car nous nous occupions de vieux appareils britanniques, et jamais des nouvelles inventions yankees. En outre, Sir John avait un préjugé contre les Américains, et j'étais sûr que cet homme l'exaspérerait, car c'était un spécimen de la race la plus cadavérique, avec une voix nasillarde et une prononciation déplorable, très enclin à faire des phrases qui ressemblaient à de l'argot ; il montrait aussi une certaine familiarité nerveuse dans son comportement envers des gens auxquels il était complètement étranger. Il m'était impossible de permettre à un tel homme d'être mis en présence de Sir John Brixton, et lorsqu'il revint quelques jours plus tard, je lui expliquai, avec courtoisie j'espère, que le chef de la maison regrettait beaucoup de ne pouvoir prendre en considération sa proposition concernant la machine. L'ardeur de l'Américain ne semblait nullement refroidie par cette rebuffade. Il a dit que je n'avais pas du expliquer correctement les possibilités de l'appareil à Sir John ; il l'a qualifiée de grande invention, et a dit qu'elle signifiait une fortune pour celui qui en obtiendrait l'agence. Il a laissé entendre que d'autres maisons londoniennes réputées étaient désireuses de l'obtenir, mais que, pour une raison non précisée, il préférerait traiter avec nous. Il a laissé quelques brochures imprimées se référant à l'invention, et a dit qu'il reviendrait nous voir.



V. — L'Américain voit Sir Joun.

Depuis, j'ai souvent pensé à cet Américain obstiné, et je me suis demandé s'il avait quitté Londres avant le désastre, ou s'il était parmi les milliers de personnes non identifiées qui ont été enterrées dans des tombes anonymes. Sir John était loin de se douter, lorsqu'il l'a expulsé de sa présence avec une certaine âpreté, qu'il rejetait une offre de survie et que les paroles enflammées qu'il a prononcées étaient, en réalité, une sentence de mort contre lui-même. Pour ma part, je regrette d'avoir perdu mon sang-froid et d'avoir dit à l'Américain que ses méthodes commerciales ne me convenaient pas. Peut-être n'a-t-

il pas ressenti la pique ; en fait, je suis certain qu'il ne l'a pas fait, car, sans le savoir, il m'a sauvé la vie. Quoi qu'il en soit, il ne montra aucun ressentiment, mais m'invita immédiatement à boire un verre avec lui, une offre que je fus obligé de refuser. Mais je m'avance dans mon histoire. En effet, n'ayant pas l'habitude d'écrire, il m'est difficile de présenter les événements dans leur ordre. L'Américain m'a rendu visite plusieurs fois après que je lui ai dit que notre maison ne pouvait pas s'occuper de lui. Il a pris l'habitude de venir me voir à l'improviste, ce qui ne me plaisait pas du tout, mais je n'ai donné aucune instruction concernant ses intrusions, car je n'avais aucune idée des extrémités auxquelles il était manifestement prêt à aller. Un jour, alors qu'il était assis près de mon bureau en train de lire un journal, j'ai été temporairement appelé hors de la pièce. Lorsque je suis revenu, j'ai pensé qu'il était parti en emportant sa machine, mais un instant plus tard, j'ai été choqué d'entendre dans le bureau de Sir John sa voix nasillardes alternant avec les notes profondes de la voix de mon chef, qui apparemment n'exerçaient pas une telle crainte sur l'Américain que sur ceux qui y étaient plus habitués. J'entrai immédiatement dans la pièce et j'allais expliquer à Sir John que l'Américain n'était pas là par ma faute, lorsque mon chef me demanda de me taire et, se tournant vers son visiteur, le pria sèchement de poursuivre son intéressante narration. L'inventeur n'eut pas besoin d'une seconde invitation, mais continua son discours désinvolte, tandis que le froncement de sourcils de Sir John



"THE FOG CAME DOWN UPON US."

s'accentuait et que son visage rougissait sous sa frange de cheveux blancs. Lorsque l'Américain eut terminé, Sir John lui demanda brutalement de partir et d'emporter sa maudite machine. Il dit que c'était une insulte pour une personne ayant un pied dans la tombe d'apporter une soi-disant invention de santé à un homme robuste qui n'avait jamais été malade un seul jour. Je ne sais pas pourquoi il a écouté si longtemps l'Américain, alors qu'il avait décidé dès le départ de ne pas avoir affaire à lui, à moins que ce ne soit pour me punir d'avoir laissé entrer l'étranger par inadvertance. L'entretien m'affligeait énormément, car je restais là, impuissant, sachant que Sir John se mettait de plus en plus en colère à chaque parole prononcée par l'étranger, mais, finalement, je réussis à attirer l'inventeur et son œuvre dans mon propre bureau et à fermer la porte. J'espérais sincèrement ne plus jamais revoir l'Américain, et mon souhait fut exaucé. Il a insisté pour mettre sa machine en marche et la placer sur une étagère dans mon bureau. Il m'a demandé de la glisser dans le bureau de Sir John

un jour de brouillard et de noter l'effet produit. L'homme a dit qu'il rappellerait, mais il ne l'a jamais fait.

VI. — Comment la fumée a fait tomber le brouillard.

C'est un vendredi que le brouillard est tombé sur nous. Le temps avait été très beau jusqu'à la mi-novembre de cet automne-là. Le brouillard ne semblait pas avoir quelque chose d'inhabituel. J'ai vu des brouillards bien pires que celui-là. Cependant, jour après jour, l'atmosphère devenait plus dense et plus sombre, en raison, je suppose, du volume croissant de fumée de charbon qui s'y déversait. La particularité de ces sept jours était l'intense immobilité de l'air. Nous étions, bien que nous ne le sachions pas, sous une voûte hermétique, et nous épuisions lentement mais sûrement l'oxygène vital qui nous entourait, pour le remplacer par de l'acide carbonique toxique. Les scientifiques ont depuis montré qu'un simple calcul mathématique aurait pu nous dire exactement quand le dernier atome d'oxygène aurait été consommé ; mais il est facile d'être sage après coup. Le corps du plus grand mathématicien d'Angleterre a été retrouvé dans le *Strand*. Il venait ce matin-là de Cambridge. Pendant un brouillard, il y a toujours une augmentation marquée du taux de mortalité, et dans cette occasion, l'augmentation n'était pas plus grande que d'habitude jusqu'au sixième

jour. Le matin du septième jour, les journaux étaient remplis de statistiques surprenantes, mais au moment de la mise sous presse, on ne réalisait pas toute la signification de ces chiffres alarmants. Les éditoriaux des journaux du matin du septième jour ne contenaient aucun avertissement de la calamité qui allait suivre si rapidement leur apparition. J'habitais alors à *Ealing*, une banlieue ouest de *Londres*, et je me rendais chaque matin à *Cannon Street* par un certain train. Jusqu'au sixième jour, je n'avais subi aucun désagrément dû au brouillard, et cela était dû en grande partie, j'en suis convaincu, aux opérations inaperçues de la machine américaine. Les cinquième et sixième jours, Sir John n'est pas venu à la Cité, mais il était dans son bureau le septième. La porte entre son bureau et le mien était fermée. Peu après dix heures, j'ai entendu



"SOME OF THE CLERKS WERE MOTIONLESS ON THE FLOOR."

un cri dans sa chambre, suivi d'une lourde chute. J'ai ouvert la porte et j'ai vu Sir John étendu sur le sol, face contre terre. En me précipitant vers lui, je ressentis pour la première fois l'effet mortel de l'atmosphère désoxygénée, et avant de l'atteindre, je tombai d'abord sur un genou, puis la tête la première. Je me suis rendu compte que mes sens m'abandonnaient, et j'ai instinctivement rampé jusqu'à mon propre bureau, où l'oppression a été immédiatement levée, et je me suis remis sur mes pieds, haletant. J'ai fermé la porte de la chambre de Sir John, pensant qu'elle était remplie de fumées toxiques, ce qui était le cas. J'ai appelé à l'aide à voix haute, mais il n'y eut pas de réponse. En ouvrant la porte du bureau principal, j'ai rencontré à nouveau ce que je pensais être la vapeur nocive. Dès que j'ai refermé la porte, j'ai été impressionné par le silence intense qui régnait dans ce bureau habituellement occupé, et j'ai vu que certains employés étaient immobiles sur le sol, et que d'autres avaient la tête posée sur leur bureau, comme s'ils dormaient. Même à ce moment terrible, je ne me rendais pas compte que ce que je voyais était commun à tout Londres, et non pas, comme je l'imaginais, une catastrophe locale, causée par le bris de quelques bonbonnes dans notre cave. (Elle était remplie de produits chimiques de toutes sortes, dont j'ignorais les propriétés, m'occupant comme je le faisais de la comptabilité et non du côté scientifique de notre entreprise). J'ai ouvert l'unique fenêtre de mon bureau et j'ai de nouveau crié à l'aide. La rue était silencieuse et sombre dans le brouillard



sinistrement immobile, et ce qui me glaça tout-à-coup d'horreur était de retrouver la même atmosphère mortelle et étouffante que dans les bureaux. En tombant, j'ai baissé la fenêtre et fait sortir l'air empoisonné. De nouveau, je revins à la vie et, peu à peu, je commençai à

comprendre la réalité des choses. J'étais dans une oasis d'oxygène. J'ai immédiatement supposé que la machine sur mon étagère était responsable de l'existence de cette oasis dans un vaste désert de gaz mortel. Je pris la machine de l'Américain, craignant en la déplaçant d'en arrêter le fonctionnement. Prenant l'embout entre mes lèvres, je suis à nouveau entré dans la chambre de Sir John, cette fois sans ressentir aucun effet néfaste. Mon pauvre maître était depuis longtemps hors d'atteinte de toute aide. Il n'y avait manifestement plus personne d'autre que moi dans le bâtiment. Dans la rue, tout était silencieux et sombre. Le gaz était éteint, mais ici et là dans les magasins, les lampes à incandescence brûlaient encore bizarrement, dépendant, comme elles le faisaient, d'accumulateurs et non de la puissance directe d'un moteur. Je tournai automatiquement vers la gare de *Cannon Street*, connaissant le chemin si bien que j'aurais pu le parcourir les yeux bandés, trébuchant sur des corps étendus sur le trottoir, et en traversant la

rue, je me heurtai à un bus immobile, spectral dans le brouillard, avec des chevaux morts couchés devant, et leurs rênes pendantes de la main sans force d'un conducteur mort. Les passagers fantomatiques, tout aussi silencieux, étaient assis à la verticale ou suspendus par-dessus les ridelles dans des attitudes horriblement grotesques.

VII. - Le train avec son sentier de morts.

Si les facultés de raisonnement d'un homme avaient été en éveil à ce moment-là (j'avoue que les miennes étaient endormies), il aurait su qu'il ne pouvait y avoir de train à la gare de *Cannon Street*, car s'il n'y avait pas assez d'oxygène dans l'air pour maintenir un homme en vie, ou un jet de gaz en feu, il n'y en aurait certainement pas assez pour permettre à un feu de moteur de brûler, même si le mécanicien conservait suffisamment d'énergie pour s'acquitter de sa tâche. Parfois, l'instinct est meilleur que la raison, et c'est ce qui s'est passé dans ce cas. À cette époque, le chemin de fer venant d'*Ealing* passait sous la ville dans un profond tunnel. Il semblerait que dans ce passage souterrain, l'acide carbonique trouverait d'abord un endroit où se reposer en raison de son poids, mais ce ne fut pas le cas. J'imagine qu'un courant traversant le tunnel a amené des quartiers périphériques une réserve d'air relativement pur qui, pendant quelques



minutes après le désastre général, a maintenu la vie humaine. Quoi qu'il en soit, les longs quais de la station de métro de *Cannon Street* offraient un spectacle effrayant. Un train s'arrêta sur le quai inférieur. Les lumières électriques brûlaient de façon intermittente. Ce quai était bondé d'hommes, qui se battaient entre eux comme des démons, apparemment sans raison, car le train était déjà rempli au maximum de sa capacité.

Des centaines d'entre eux étaient morts sous leurs pieds, et de temps à autre, un souffle d'air vicié arrivait dans le tunnel, après quoi des centaines d'autres relâchaient leur emprise et succombaient. Les survivants se battaient sur leurs corps, avec des rangs qui se réduisaient continuellement. Il me semblait que la plupart de ceux qui étaient dans le train à l'arrêt étaient morts. Parfois, un groupe de combattants désespérés grimpaient sur les tas de cadavres et, en ouvrant la porte d'un wagon, sortait les passagers qui s'y trouvaient déjà et prenait place, haletant. Ceux qui se trouvaient dans le train n'opposaient aucune résistance et restaient immobiles là où ils avaient été projetés, ou roulaient impuissants sous les roues du train. Je me suis frayé un chemin le long du mur, du mieux que j'ai pu, jusqu'à la locomotive, me demandant pourquoi le train n'avancait pas. Le mécanicien était allongé sur le plancher de sa cabine, et les feux étaient éteints.

L'habitude est une chose curieuse. La foule en lutte, qui se disputait sauvagement les places dans les wagons, était tellement habituée à l'arrivée et au départ des trains qu'il ne leur venait apparemment pas à l'esprit que le mécanicien était humain et soumis aux mêmes conditions atmosphériques qu'eux. J'ai placé l'embout entre ses lèvres violettes et, en retenant ma propre respiration comme un homme submergé, j'ai réussi à le ranimer. Il me dit que si je lui donnais la machine, il ferait sortir le train aussi loin que la vapeur déjà présente dans la chaudière le permettrait. J'ai refusé de le faire, mais j'ai partagé la machine avec lui, en disant que cela nous



**'HE REFUSED TO GIVE UP THE
MACHINE.'**

maintiendrait en vie tous les deux jusqu'à ce que nous puissions respirer un air plus pur. D'un air revêche, il accepta et mit le train en marche, mais il ne joua pas franc jeu. Chaque fois, il refusait de lâcher la machine jusqu'à ce que je m'évanouisse en retenant mon souffle et, finalement, il me fit tomber sur le plancher de la cabine. J'imagine que la machine a roulé du train lorsque je suis tombé et qu'il a sauté après elle. Ce qui est remarquable, c'est que ni l'un ni l'autre n'a eu besoin de la machine, car je me souviens que juste après le départ, j'ai remarqué par la porte en fer ouverte que le feu de la locomotive s'était soudainement rallumé, bien que j'étais alors dans un état de confusion et d'hor-

reur trop grand pour comprendre ce que cela signifiait. Un vent d'ouest s'était levé... une heure trop tard. Avant même que nous ayons quitté *Cannon Street*, ceux qui avaient survécu étaient relativement en sécurité, car cent soixante-sept personnes ont été sauvées de cet effrayant amas de morts sur les quais, bien que beaucoup soient mortes un jour ou deux après, et que d'autres n'aient jamais retrouvé la raison. Lorsque j'ai repris mes esprits après le coup porté par le mécanicien, je me suis retrouvé seul, et le train traversait la Tamise à toute vitesse près de Kew. J'ai essayé d'arrêter la machine, mais sans succès. Cependant, en expérimentant, j'ai réussi à mettre en marche le frein à air, ce qui a permis de freiner le train dans une certaine mesure et d'atténuer le choc lorsque le train s'est écrasé au terminus de *Richmond*. J'ai sauté sur le quai avant que la locomotive n'atteigne les tampons du terminal, et j'ai vu passer devant moi, comme dans un cauchemar, l'horrible train des morts. La plupart des portes étaient ouvertes et chaque compartiment était plein à craquer, bien que, comme je l'ai appris par la suite, à chaque courbe de la voie permanente ou à chaque embardée du train, des corps étaient tombés tout au long de la ligne. L'accident de *Richmond* n'a fait aucune différence pour les passagers. À part moi, deux personnes seulement ont été sorties vivantes du train, et l'une d'entre elles, dont les vêtements ont été arrachés dans la lutte, a été envoyée dans un asile, où elle n'a jamais pu dire qui elle était ; et, pour autant que je sache, personne ne l'a jamais réclamée.